

ASPECTS HISTORIQUES ET EXPRESSION THEORIQUE DE LA MONDIALISATION : LE REGARD DES ROMANCIERS

Une certaine opinion, gagnée à la cause du néo-libéralisme, assimile l'avènement de la mondialisation à la découverte de la toile en 1989. C'est-à-dire à l'époque où désormais investir de plus en plus loin, de plus en plus vite et à un très faible coût, était devenu l'évidence même, en raison de la porosité des frontières rendue possible par les nouvelles technologies.

Or, le phénomène est aussi vieux que le monde ; c'est la version moderne d'une histoire dont les racines remontent à la création du monde, création marquée du sceau de la pluralité (genre, espèce), du clivage (mystère de Babel) et de la tension (malédiction de Cham)...

C'est donc dire que dans sa genèse, la mondialisation était déjà au cœur du tumulte.

Témoins privilégiés de l'histoire, les écrivains et spécifiquement les romanciers d'une certaine veine ont, par un élan visionnaire, décrypté, peut-être avant les autres, les dits, non-dits et interdits d'une réalité en mal de légitimité.

L'étude qui va suivre, très loin d'être exhaustive, permettra d'analyser, au prisme de quelques romans d'intérêt majeur, comment la mondialisation a été vécue, projetée, pensée et théorisée. Aussi sera-t-il utile de marquer un petit temps d'arrêt pour relever son grand enjeu par rapport à l'ère post-moderne.

LES PESANTEURS D'UN MAL PRECIEUX

Il ne fait guère de doute que la globalisation – autre appellation de la mondialisation – trouve son soutènement dans le clivage, comme nous le relevions déjà dans nos propos liminaires. Il faut aussi relever au passage qu'elle a été stimulée par l'instinct de domination qui a toujours caractérisé les hommes. *Ségou* de Maryse Condé illustre justement cette prédisposition. En effet, le grand état de Ségou ayant vassalisé les peuples périphériques parmi lesquels les Peuls, ceux-ci sont contraints de verser à leur tyran des taxes annuelles et sont soumis au comble de tout à l'esclavage. La grande famille Traoré a par exemple sous son contrôle toute une escouade d'esclaves. Pire encore, les préjugés sociaux font rage ici. Tiékoro, issu de la classe des nobles, vivra l'amère expérience, lui qui a osé épouser une déshéritée. C'est pourquoi sa mère va prendre l'initiative de pallier le mal en trouvant une autre

ASPECTS HISTORIQUES ET EXPRESSION THEORIQUE DE LA MONDIALISA...

épouse, digne de lui. Elle pousse même l'audace plus loin, en proposant un cynique marché à Nadié, la pauvre victime :

« Voilà ce que je suis venue te proposer... Il y a un (esclave) que je considère comme mon fils. Il s'agit de Kosa. Je lui ai parlé et il est prêt à t'épouser. Il paiera la dot et vous irez vous installer sur des terres du clan Fabougou. »¹

Au demeurant, on se rend facilement compte que cette situation n'est que la face cachée d'une autre expérience plus cruelle et plus déshumanisante : la traite négrière.

Crime contre l'humanité, génocide à l'échelle planétaire, les mots n'ont jamais été forts pour caractériser ce commerce contre-nature. Néanmoins, entre autres romans, *Voltaïque* a esquissé dans ses traits les plus noirs les conditions d'exportation des fameux « bois d'ébène », arrachés à leur terre, à leur famille et à leur patrie. Ce faisant, cette pratique asservissante et avilissante trouvera une justification digne d'intérêt.

« Le plus grand malheur qui puisse arriver à ces pauvres Africains serait la cessation de ce trafic. Ils n'auraient alors aucune ressource pour parvenir à la connaissance de la vraie religion dont on les instruit à l'Amérique, où plusieurs se font chrétiens... Eh ! Plût à Dieu que l'on achetât tous ses misérables nègres et qu'on dépeuplât l'Afrique. » assurera sans vergogne Bellon de Saint-Quentin.²

Comment ne pas reconnaître, au vu de ce qui précède, que ce fut là l'un des tournants décisifs de la globalisation, tant il est vrai que toutes les parties en présence avaient un bénéfice à tirer. Sans oublier que dans la vision de Saint-Quentin, la part du lion revenait selon toute vraisemblance aux Noirs dont le prix du sacrifice se solderait par le visa pour le paradis, contrairement aux esclavagistes qui ne jouissaient que des biens périssables et éphémères !

Certes, la promulgation universelle des droits de l'homme a redonné aux marginalisés le statut de personne à part entière. Or, l'histoire de la mondialisation a failli s'arrêter là du fait de la menace d'une rupture des relations internationales. C'est pourquoi la colonisation qui va prendre la relève de la traite négrière apparaîtra comme une solution de rechange inégalée pour maintenir l'équilibre mondial.

Une bonne fourchette des romans africains décrivent en toute logique et avec force détails les grands moments de la période coloniale, que ce soit au niveau politique, économique, social, religieux ou culturel.

Ville cruelle met ainsi l'accent sur les facteurs politique et économique de la colonisation. L'essentiel aura consisté à imposer une administration occidentale aux populations de Tanga, désormais coupées de leur réalité, et de les y soumettre, fût-ce au prix de la violence. On n'oubliera pas de sitôt le fameux épisode de la vente de cacao où Banda a été spolié et mis à rude épreuve.

Cet abus colonial est plus cynique dans *Cette Afrique-là*. Rarement, le drame africain a été décrit d'une façon aussi poignante. Franz Mômha, soumis aux travaux forcés, à la suite d'un itinéraire mouvementé, mènera une existence d'enfer. Il décrit le calvaire qui a tout l'air d'une véritable descente aux enfers en ces termes :

« Le travail s'exécutait au rythme du balafon... Les arbres écrasaient les abatteurs quand ils étaient mal orientés ; la terre croulait sous les pauvres travailleurs et leur servait de sépulture. »³

¹ Maryse Condé, *Ségou, Les Murailles de terre*, Tome I, Robert Laffont, Paris, 1984, p. 235.

² Cité par Louis Sala-Molins in *Le Code noir ou le calvaire de Canaan*, P.U.F., Paris, 1987, p.62.

³ Jean Ikellé-Matiba, *Cette Afrique-là*, Présence africaine, Paris, 1963.

Si ces auteurs ont contribué à mettre au jour ces dérèglements impérialistes, il faut ajouter que le principe religieux a irrigué considérablement le terrain de la colonisation, comme il se donne à voir dans le *Pauvre Christ de Bomba*. Le Père Drumont, pour illustrer nos propos, n'hésite pas, au nom de la défense de la cause divine, comme il le martèle si bien, à faire preuve de violence et d'agressivité à l'endroit des populations indigènes. Celles-ci sont d'ailleurs réquisitionnées comme main d'œuvre bon marché dans différents projets routiers. Le traitement qui leur est infligé s'apparente à une scène de purgatoire. Denis, le personnage central de l'œuvre s'en souvient !

« *J'ai vu creuser la route Mamding-Zomba ; c'était terrible ! Les gens travaillaient attachés à une corde... Et les travailleurs les surveillaient. Si quelqu'un tombait, ils lui faisaient claquer leurs chicotes sur le dos, lui striaient la peau jusqu'à ce qu'il se relève et se tienne fermement sur ses pieds.* »¹

Sur un tout autre plan, Samba Diallo, héros de *L'Aventure ambiguë*, apparaît comme l'une des grandes victimes de la mondialisation. Lorsqu'il quitte les siens pour l'Europe, il a une mission précise et sans équivoque :

« *Apprendre à lier le bois au bois* ».

Cependant, bon gré mal gré, il s'écarte (volontairement ?) de cette mission régaliennne et se met à l'école de la philosophie. En tout état de cause sera ébranlée sa foi religieuse. Il se retrouve alors pris dans un engrenage infernal. Au lieu de résoudre l'équation du développement économique, il aura passé le meilleur de son temps à poser l'équation rationalisme et foi religieuse.

Il est donc évident, contrairement à ce que d'aucuns ont estimé, que sa perte ne découle pas d'une assimilation manquée, mais de la déviation d'un parcours.

S'agissant de la période post-moderne, la mondialisation se résume dans le triptyque Misère-Oppression-Conflit. De multiples récits font ainsi écho de cette conjoncture d'épouvante. C'est le cas de *Allah n'est pas obligé* qui éclaire largement sur l'état de pourrissement avancé du continent noir. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir une page de l'œuvre pour lever un pan de voile sur la vie du petit Birahima, l'inamovible enfant soldat. Pour une cause qu'il ignore, il écumera les rues de Sierra Léone et du Libéria, au service des syndicats du crime :

« *... Moi depuis longtemps, je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Libéria, que j'ai tué beaucoup de gens avec Kalachnikov... et me suis bien camé avec canif et les autres drogues dures.* »²

Au total, tous les romans évoqués, bien que centrifuges, reproduisent en revanche une même unité problématique. Ils exhument les différents visages, parfois masqués, de la globalisation dans la longue marche de l'histoire. À ce propos, force est de reconnaître qu'elle s'est illustrée évidemment par la légitimation du discours dominant et une grande indifférence à l'universel. Toutefois, les romanciers, par une sorte d'alchimie verbale, ont immanquablement réussi à relever le grand défi de l'universel.

LE MAL SUBLIME

Lorsqu'on parcourt un certain nombre d'œuvres romanesques, on peut dire à juste titre qu'elles ont opéré une grande révolution esthétique. Certains ont avec à-

¹ Mongo Béti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, Robert Laffont, Paris, 1956, p. 55.

² Amadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, Paris, 2000, p. 11.

ASPECTS HISTORIQUES ET EXPRESSION THEORIQUE DE LA MONDIALISA...

propos parlé de « Nouveau roman ». C'est à l'aune de ces textes que nous allons essayer de montrer comment les auteurs ont théorisé la mondialisation. Pour ce faire, nous allons nous appesantir sur deux composantes-clés : l'intertextualité et la métacommunication.

En faisant rebondir sur ses limites le modèle traditionnel du récit romanesque qui se voulait pure traduction des événements dans un souci de clôture et de taxinomie générique, les romanciers modernes ont joué la parturition de l'éclatement discursif, d'où l'importance de l'intertextualité. Elle se manifeste donc à plusieurs niveaux, et nourrit le débat le dialogisme textuel.

Il s'agit d'entrée de jeu de la pluralité textuelle. De ce point de vue, lorsqu'on parle de « roman » par exemple, il ne s'agit là que d'une simple indication paratextuelle. *Tout monde* en est une illustration patente. En effet, cette œuvre cosmopolite est à la fois une suite de nouvelles, de récits de voyage, d'autobiographie, etc. Par ailleurs, ce foisonnement s'observe au niveau des personnages qui sont d'origine historique, fictive, divine, animale (Le cochon fou et la vache consacrée de Monsieur Lomé).

Dans le même ordre d'idées, *Elle sera de Jaspe et de Corail* illustre ce renouveau scriptural, d'où le sous-titre évocateur « Chant-roman ». En réalité, il est difficile comme dans le premier cas évoqué de se prononcer définitivement sur son véritable genre. C'est un récit à la fois lyrique, ironique et provocateur :

« *Jouons à accumuler toutes les faiblesses les blocages les placages les laideurs et les velléités. Superposons. Entassons. Mélangeons. Ça ne va pas loin certes. Mais c'est un jeu. Voilà. La parole n'a plus de sens.* »¹

À toutes fins utiles, il convient de signaler qu'on a dans ces textes une autre sous-catégorisation des genres. Dans les séquences narratives, on peut répertorier les textes injonctifs, et même explicatifs comme cet exemple de *L'Homme de la rue*, au sujet de l'extraction du nectar blanc :

« *La cueillette du vin de palme consiste à décaper en biais le bourgeon qui coule alors sans arrêt... Vous attachez un entonnoir de feuilles sous la saignée et une calebasse sous l'entonnoir...* »²

On a ensuite une plurivocité narrative, par la technique de la mise en abyme. Il apparaît ainsi délicat de déterminer véritablement la ligne de démarcation entre l'émetteur, le narrateur, le personnage et même le lecteur. Tellement, ces forces en présence investissent et accaparent l'espace narratif. Soulignons justement les propos d'un (personnage) ? de *Nos Ancêtres les baobabs* :

« *Au début j'écrivais sur le mode négritien... Malheureusement mon lectorat n'est pas celui de Senghor... après je me suis engagé dans la littérature de combat... (mais) la littérature de combat a accordé trop de place à la thématique au détriment de l'écriture...* »³

L'intertextualité se manifeste enfin dans l'usage des citations, néologismes et emprunts. De nombreuses illustrations peuvent être faites. Que ce soit au niveau des jargons, de la culture populaire ou des phénomènes liés au contact de langue (Pidginisation, Créolisation), les auteurs font preuve d'une fertilité linguistique remarquable. Sur le terrain particulier du néologisme, Sony Labou Tansi semble être l'un des maîtres en la matière. *La Vie et demie*, pour ne citer que cette œuvre, décrit

¹ Were Were Liking, *Elle sera de Jaspe et de Corail*, L'Harmattan, Paris, 1983, p. 7.

² Pabé Mongo, *L'Homme de la rue*, Hatier, Paris, 1987, p. 144.

³ Pabé Mongo, *Nos Ancêtres les baobabs*, L'Harmattan, Paris, 1994, pp 33-34.

avec une certaine originalité stylistique la décadence du royaume de la « Katamalanasia », gangrenée par la dictature d'un guide providentiel : les termes comme « excellentiel, p. 53 », « Saperlipopette, p. 109 » enrichissent à juste titre le texte.

Et pour ce qui est de l'allusion, *Orphée Dafric* se présente comme un modèle inédit. L'auteur, s'inspirant du mythe d'Orphée, réussit à l'actualiser dans un contexte purement africain, tout en apportant différents réaménagements personnels.

En somme, dans cette dynamique où l'écriture devient l'espace de fécondation d'une multitude de textes, de voix et de cultures, les romanciers auront réussi à abolir les frontières discursives, pour une meilleure lisibilité dans le sillage de l'imaginaire. Bien plus, à travers cette osmose, ils ont par le même coup valorisé une certaine culture – la culture orale en l'occurrence – longtemps frappée de caducité et d'ostracisme. Ainsi, les proverbes, contes, chansons populaires investissent désormais à foison le terrain narratif. Mentionnons au besoin ces paroles pleines de sagesse de ce personnage de *L'Homme de la rue* à l'endroit du héros :

« Tu as voulu agir comme si la chaussure supprime le pied, que le vêtement remplace la peau, que la cuillère rend inutile la main, que les lunettes éliminent les yeux... »¹

La deuxième composante de la rénovation littéraire se situe sous l'angle de la métacommunication. La part belle ayant été longtemps faite à l'ésotérisme littéraire, la transparence narrative a souffert d'une grande absence. L'étude du métadiscours s'articule ainsi autour de trois principaux pôles à savoir : la modélisation, le cadre spatio-temporel et l'explicité.

Dans les récits romanesques, il se dégage une tendance qui veut que les énoncés narratifs laissent transparaître les marques du sujet parlant. Ils sont alors jonchés de formules assertive, interrogative et évaluative.

Ségou en livre un aperçu lorsque le narrateur de l'œuvre affirme :

« **Il est à parier que** s'il (Tiékoro) avait entendu les plaisanteries fusant sitôt le dos tourné, il n'aurait pas connu le sommeil tranquille. »²

Parfois même, l'émetteur cherche à donner à ses propos fière allure, aux fins d'être plus convainquant. Parlant de Meyana dans *Bogam Woop*, le personnage qui esquisse ses traits physiques déclare :

« De plus, **pardon**, elle avait le teint clair, la voix meilleure, le regard envoûtant. »³

Dans une autre prédisposition, il prend le lecteur à témoin :

« À cette époque-là pourtant Bogam n'avait pas encore abouti au faite de son ascension... Il lui restait encore une ultime étape à franchir, **vous devinez laquelle.** »⁴

Aussi certaines modalisations s'accompagnent-elles de maximes, comme cet autre exemple de *Ségou* :

« Peut-être faut-il s'aguerrir dès l'enfance contre le naufrage des ambitions. Peut-être faut-il se répéter que la vie ne sera jamais telle qu'on l'a rêvée... Tiékoro

¹ *idem.*, p. 138.

² Maryse Condé, *op. cit.*, p. 75.

³ Pabé Mongo, *Bogam Woop*, Clé, Yaoundé, 1987, p. 21.

⁴ *ibid.*, p. 83.

ASPECTS HISTORIQUES ET EXPRESSION THEORIQUE DE LA MONDIALISA...

ne cessait de se dire cela devant ce qu'il pensait être les décombres de sa jeune vie. »¹

Somme toute, on peut dire que ces différentes modalisations narratives se présentent comme une dynamique qui assure la pragmatité des récits. Elles leur confèrent dans ces conditions une dimension didactique.

Quant au niveau du cadre spatio-temporel, on peut aussi y déceler le principe de la transparence narrative.

D'une part, on quitte de l'espace paratopique (indéfini) et utopique (invraisemblable) à l'espace réel. De plus en plus, les romanciers ont fait définitivement tomber le masque qui rendait opaque l'univers narratif. Notons à cet effet cette illustration de *Allah n'est pas obligé* :

« Il y avait au Libéria quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma, et d'autres fretins petits bandits. »²

Plus loin, le même narrateur renchérit :

« Comparé à Taylor, Compaoré le dictateur du Burkina, Houphouët-Boigny le dictateur de Côte d'Ivoire et Kadhafi le dictateur de Libye sont des gens bien... »³

Toujours au niveau de la gestion spatiale, il s'est développé dans les romans la technique de proxémique, qui abolit la frontière entre le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs. *Bogam Woop* offre un exemple de choix :

« Tu entends des pas précipités dans la cour... des bruits insolites, des cris, des pleurs, des voix inconnues... »⁴

Cette description s'accompagne quelquefois d'un effort kinésique, d'un déictique.

« Vous réunissez... les bambous en un autre fagot long comme ça. Vos jambes trempent dans le marécage jusqu'aux cuisses. »⁵

D'autre part, les romanciers utilisent davantage le temps présent pour rendre compte des faits. Conséquemment, il y a un rapport de force entre le présent et le passé simple de l'indicatif, qui sont les temps par excellence du récit. Comme illustration, nous faisons écho de cet énoncé :

« On peut considérer le baobab de la chefferie comme un personnage important. **C'était en effet le premier arbre...** »⁶

De toute évidence donc, la narration reste toujours « présent », au-delà du temps et de l'espace. À l'image du numérique, elle symbolise logiquement la pérennité et l'infini. Irrémédiablement, ce temps anhistorique et cet espace atemporel assurent définitivement la transversalité littéraire.

Enfin, le dernier recours au métadiscours consiste à faire en même temps le travail d'exégète dans l'acte créatif. Certes, on a longtemps été habitué aux notes infra-paginales ou autres glossaires fournis par les auteurs, mais une technique nouvelle a vu le jour sous la plume des romanciers à l'instar de Kourouma.

Dans la séquence qui suit, le narrateur de l'œuvre sus-citée se livre à une véritable séance d'herméneutique en même temps qu'il rend compte de son récit :

¹ Maryse Condé, *op. cit.*, p. 152.

² Amadou Kourouma, *op. cit.*, p. 53.

³ *ibid.*, p. 71.

⁴ Pabé Mongo, *op. cit.*, p. 32.

⁵ *ibid.*, p. 137.

⁶ *ibid.*, p. 8.

« Chacun défend avec l'énergie du désespoir... (l'énergie du désespoir signifie d'après Larousse la force physique, la vitalité) »¹

Rares sont les pages de ce roman où on ne relève cette inclination à la clarté discursive.

Bien plus, la transparence textuelle s'appréhende dans le projet esthétique global. L'écriture ne consiste plus par exemple à accoucher des héros aux allures prométhéennes et parlant un langage inaccessible. Mais il s'agit plutôt de rendre le récit populaire en mettant toutes les forces en présence sur le même échiquier. Le petit Birahima considéré comme « héros » n'est-il pas la somme de l'indigence et de l'analphabétisme ? Pourtant, dans ses balbutiements et ses élucubrations, il réussit à passer un message universel : celui de la tolérance.

Tout compte fait, grâce à la métacommunication, les romanciers ont renforcé la performance discursive de leurs personnages. Autant dire que ceux-ci ont effectivement influé sur le destin de la mondialisation dont certains reconnaissent à juste titre sa grande incidence communicationnelle.

PERSPECTIVES

Parler d'avenir de la mondialisation ne consiste pas à poser le problème en termes d'adhésion ou de non-adhésion, car cela équivaudrait à poser par exemple comme préalable « Pour ou Contre l'histoire ? ». La mondialisation, c'est justement l'histoire du monde des origines à nos jours. La véritable problématique consiste donc non à la réactualisation du fameux « rendez-vous du donner et du recevoir », mais bien plutôt à la promotion des rendez-vous d'évaluation du « (déjà) donné et du (déjà) reçu ».

Le monde a dévié de sa trajectoire car l'histoire est à la dérive. La nécessité s'impose de la réinterroger afin de se rendre compte jusqu'à quelle proportion il y a crise de citoyenneté. Au lieu de combattre à force d'arguments les aspects nouveaux de la globalisation qui ont pris la forme du terrorisme, de la recherche outrancière du gain, etc., il incombe de remonter à la racine du mal pour constater combien le monde est si égoïste, déséquilibré et impitoyable.

Cependant, les romanciers ont amorcé la médiation aux fins d'absoudre le grand mal. En intégrant dans l'acte créatif jusqu'aux destinataires de leurs œuvres, ils ont sans doute voulu là sacrifier leur droit d'auteur au profit des droits de l'homme en général.

La mondialisation dont on pourrait encore rêver devrait donc proclamer la primauté de l'éthique sur le négoce, sinon elle restera toujours une histoire qu'on écoute aux portes de la tragédie.

FEWOU NGOULOURE JEAN PIERRE
Université de Yaoundé I

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

1. Corpus

BOTO (E.), *Ville cruelle*, Paris, Présence africaine, 1954.

CONDÉ (M.), *Ségou. Les Murailles de terre*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1984.

GLISSANT (E.), *Tout monde*, Paris, Gallimard, 1993.

KANE (C.A.), *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1962.

¹ Amadou Kourouma, *op. cit.*, p. 53.

ASPECTS HISTORIQUES ET EXPRESSION THEORIQUE DE LA MONDIALISA...

KOUROUMA (A.), *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

MATIBA (J.-I.), *Cette Afrique-là*, Paris, Présence africaine, 1963.

MONGO (P.), — *Bogam Woop*, Yaoundé, Clé, 1987.

— *L'Homme de la rue*, Paris, Hatier, 1987.

— *Nos Ancêtres les baobabs*, Paris, Gallimard, 1994.

TANSI (S.L.), *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

WERE WERE (L.), — *Orphée Dafric*, Paris, L'Harmattan, 1981.

— *Elle sera de Jaspe et de Corail*, Paris, L'Harmattan, 1983.

2. Ouvrages

BAKHTINE (M.), *Le Principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981.

GIRAUD (P.N.), *L'inégalité du monde*, Paris, Gallimard, 1996.

KRUGMAN (P.R.), *la Mondialisation n'est pas coupable*, Paris, La découverte, 1998.

MOLINS (L.S.), *Le Code noir ou la calvaire de Canaan*, Paris, P.U.F., 1987.